

Hommes domestiques et loisirs sauvages

À propos de l'ouvrage de Sergio DALLA BERNARDINA *L'Utopie de la nature. Chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago, 1996, 304 p. Il existe une version italienne de cet ouvrage : *Il ritorno alla natura. L'utopia verde tra caccia ed ecologia*, Milan, Arnoldo Mondadori, 1996, 312 p.



Sophie Bobbé

Chronique

L'environnement, le rapport aux animaux, constituent des objets d'étude de plus en plus présents dans le panorama anthropologique français. Ils l'ont toujours été, c'est vrai. Le sacrifice, le totémisme, les taxinomies vernaculaires, alimentent le débat disciplinaire depuis ses origines. Il suffit d'évoquer des ouvrages tels que *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive* de Lucien Lévy-Bruhl [1], ou *La pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss [2], pour rappeler la centralité du monde naturel _ c'est d'ailleurs un truisme _ dans le champ heuristique des anthropologues. Il n'empêche qu'aujourd'hui, à côté de l'essor de la sensibilité écologiste et de l'émergence de la « question animale », on assiste à la multiplication des études consacrées au monde naturel. À côté des monographies (que l'on songe aux travaux de Bernadette Lizet [3], de Marlène Albert-Llorca [4], de Jean-Pierre Digard [5], pour ne citer que quelques noms) une floraison d'articles et de numéros thématiques voit le jour (dernier en date, le récent numéro de la revue *Terrain* intitulé : « Les animaux pensent-ils ? »). Cet intérêt grandissant pour la dimension écologique est confirmé par des initiatives multiples et très symptomatique comme la création au Collège de France d'une chaire d'anthropologie de la nature confiée à Philippe Descola (l'anthropologie de la nature devenant ainsi une spécialité disciplinaire à part entière).

Au sein de ce panorama très riche et varié, l'ouvrage de Sergio Dalla Bernardina *L'Utopie de la nature. Chasseurs, écologistes et touristes*, constitue un objet véritablement singulier : tout à fait classique dans sa problématique et dans ses références anthropologiques, il reste cependant insolite et, à plusieurs points de vue, vaguement troublant.

Le bien-être animal

L'auteur nous avait déjà habitués à des prises de position à contre-courant. Dans un article paru dans la revue *L'Homme* en 1991 [6], par exemple, il avançait une hypothèse sur le rapport des sociétés traditionnelles au monde animal, qui peut déplaire aussi bien aux nostalgiques de la paysannerie profonde (il en reste quelques uns même chez les ethnologues) qu'aux philosophes contemporains spécialistes de la question du « bien-être animal ». Comment interpréter, se demandait-il, les violences de la population rurale à l'encontre des animaux domestiques enregistrées par les observateurs du XIX^e siècle et largement stigmatisées par les commentateurs de l'époque ? [7] Deux explications, traditionnellement, s'opposent. D'un côté celle des « négationnistes », selon lesquels la violence attribuée aux ruraux en matière d'animaux n'est qu'un préjugé urbain : « tout bon éleveur aime et respecte ses animaux », assurent les gens du métier (ce qui reviendrait à affirmer que la violence conjugale n'existe pas, vu que tout bon époux, par définition, aime et donc respecte son épouse). De l'autre côté, on retrouve le darwinisme social à peine dissimulé de certains philosophes contemporains. Selon ces derniers, la violence, telle qu'elle apparaît par exemple dans les *folk games* ou dans la corrida, serait un trait caractéristique des sociétés traditionnelles (autrefois on disait « arriérées »), une attitude qui appartient au passé. Dans cette perspective, l'histoire de la civilisation occidentale irait de pair avec la reconnaissance graduelle des droits des animaux. En approchant de la modernité, l'animal cesserait d'être considéré comme un instrument, comme une chose, pour devenir un sujet juridique.

En s'appuyant sur des exemples issus du monde ethnologique, Sergio Dalla Bernardina renverse ce raisonnement : dans le monde rural, en effet, la perception de l'animal domestique comme sujet, comme « personne », comme « interlocuteur », est de l'ordre de l'évidence. L'investissement affectif à l'égard de ce compagnon de tous les jours, de ce collaborateur indispensable, n'a aucun besoin d'être prouvé. La véritable question, en fait, est la suivante : comment parvient-on à priver l'animal, le moment venu, de ses droits les plus élémentaires ? À l'instar des rituels anciens étudiés par Jean-Louis Durand [8], mais de façon moins explicite, moins institutionnelle, il faut opérer une mise à distance symbolique. On la produira parfois en fin de parcours, juste avant l'abattage, en trouvant chez la victime une faute, voire un défaut, justifiant sa mise à mort (célèbre, à ce sujet, l'exemple du traitement du cochon à Minot rapporté par Yvonne Verdier [9]). On aura soin de la conserver dans la pratique quotidienne, en adoptant des conduites « animalisantes » rappelant l'écart ontologique qui doit impérativement séparer, dans une société qui n'a pas renoncé à l'alimentation carnée, le monde des hommes et celui des bêtes. La brutalité à l'égard des animaux, ainsi interprétée, cesserait donc d'être un réflexe aveugle, une pulsion mal maîtrisée, un penchant pour le passage à l'acte

affligeant les classes sociales les moins « évoluées » (comme les bouchers de La Villette stigmatisés par Florence Burgat) [10]. Cette mise à distance serait en revanche à interpréter comme un discours sur le statut de l'animal et même une pédagogie – la chasse, en ce sens, se présentant comme un apprentissage, une « propédeutique à la mise à mort ».

Bref, il serait absurde, laisse entendre Dalla Bernardina, de penser que la question du bien-être animal soit une découverte récente, allant de pair avec l'évolution morale des franges les plus sensibles de la population (urbaine et scolarisée). La question qui se pose dans le monde rural, bien plus complexe et dramatique, est plutôt la suivante : comment concilier l'humanisation de la bête, qui est pour nous une tendance spontanée, avec l'épilogue inéluctable de sa mise à mort ?

Les jouissances du chasseur

Mais alors si toute mort animale est légitime, si tout tueur d'animaux est innocenté d'office, peut-on encore parler de violence et de cruauté ? L'ouvrage *L'utopie de la nature* vise justement à détecter les formes possibles du plaisir du consommateur contemporain d'espaces naturels confronté au spectacle sanglant. La première cible de cette étude, on pouvait s'y attendre, est le chasseur. Rappelons que l'auteur a consacré une partie considérable de ses travaux à l'étude ethnographique des communautés de chasseurs alpins et méditerranéens, en cherchant à distinguer ce qui relève des affirmations de ses informateurs et ce qui relève de leurs comportements. Si l'on s'en tient à une lecture superficielle de ce nouvel ouvrage, on dirait que la dimension des représentations et de l'analyse textuelle prime sur celle des pratiques. Mais ce serait trahir l'esprit de l'ouvrage. Les récits du chasseur, en fait, sont appréhendés sous l'angle pragmatique, en tant que stratégies verbales qui préparent et suivent (ou pourrait même dire « réparent ») l'acte cynégétique. Le discours des acteurs, précise l'auteur en rupture avec une vision naïve et traditionaliste du métier d'ethnologue, est un « terrain » à part entière, tout aussi « concret » que les autres [11].

Mais à quoi sert donc ce discours ? Dans le cas du chasseur, il sert d'abord à « construire » son environnement naturel, à donner une version de la nature compatible avec la mise à mort des animaux. Pour obtenir ce résultat, le chasseur stylise le cadre des événements et le « mythifie », dans la mesure où il remplace la nature en tant qu'espace anthropisé travaillé par l'histoire, par une nature aseptisée et « primordiale », scénario idéal pour ses mises en scènes sanglantes. Mais, justement, qu'est-ce que le chasseur met en scène à côté de la mort animale ?

Même sur cette question, les analyses de Sergio Dalla Bernardina montrent une certaine divergence par rapport aux interprétations actuelles de la pratique de plein air et, plus largement, de la *wilderness*. Des auteurs tels que Paul Yonnet ou Alain Ehrenberg, dans leurs belles études sur la performance sportive [12], mettent l'accent sur le côté à la fois individualiste et égalitaire des sports de nature, reflet de la tendance « méritocratique » qui traverse notre société toute entière. Dalla Bernardina, qui ancre sa lecture sur l'analyse d'indices textuels et photographiques interprétés comme autant de « lapsus », croit apercevoir d'autres tendances : le contenu manifeste de l'expérience de plein air, suggère-t-il, est souvent « égalitaire » et « méritocratique », mais la substance du récit est orientée dans le sens opposé. L'auteur parvient à cette conclusion par l'examen d'un vaste corpus qui met délibérément sur le même plan, puisqu'on y retrouve les mêmes stéréotypes, les coupures de presse, les images publicitaires, les documents scientifiques et les œuvres littéraires (des récits de Maurice Genevoix et de Mario Rigoni-Stern aux romans d'Ernest Hemingway et de Karen Blixen). Sa conclusion est la suivante : le retour à la nature, tel qu'il apparaît dans les représentations du consommateur contemporain, renvoie à des façons pré-modernes, voire « pré-démocratiques » de penser le lien social. C'est comme si, n'ayant que superficiellement intégré les valeurs dont il se réclame (respect des règles du jeu, reconnaissance de l'autre, légitimité des mérites acquis contre tout privilège de naissance...), l'homme contemporain trouvait dans la nature un lieu régressif, perçu comme une dimension « plus noble et authentique », où le principe de plaisir prend le dessus sur le principe de réalité. Loin de se comporter en « démocrate », en fait, et même s'il aime afficher un égalitarisme à la Pierre Clastres (la littérature spécialisée regorge de chasseurs bravant la forêt, toute classe sociale confondue, sous le signe d'une même passion), le protagoniste du retour à la nature pénètre dans la *Wilderness* avec les attributs d'un monarque : un petit roi tyrannique qui récompense les uns et confond les autres prétextant, non plus le droit divin, mais bien une connaissance exclusive des lois de la nature et une intimité toute particulière avec elle.

On est ici très loin du « chasseur-gestionnaire » décrit par Bertrand Hell dans ses ouvrages sur la chasse dans la France du nord-est [13]. Si dans l'approche de Hell, le discours du chasseur est le témoignage d'une culture cynégétique et d'une vision du monde qui s'exprime dans la chasse, *L'Utopie de la nature* appréhende ce même discours comme une stratégie rhétorique censée permettre un certain nombre d'actions, un procédé symbolique rendant avouables des expériences ambiguës. C'est le spectacle sanglant, on l'a déjà dit, qui est au cœur des divagations du chasseur, bien accommodé comme on accomode un trophée, exalté comme une performance guerrière, voire pudiquement passé sous silence, noyé sous un flot de considérations esthétisantes. Ainsi, le récit cynégétique est un procédé symbolique qui rend possibles deux opérations

apparemment contradictoires : d'un côté, remémorer et « savourer » une mise à mort et, de l'autre, justifier le forfait en déclinant toute responsabilité.

Mais tout aussi important et non moins ambigu, dans le récit du chasseur, est le thème de la parité sociale retrouvée par la communauté cynégétique qui se réunit périodiquement dans la *sylva*. Dans leur article introductif, Christian Bromberger et Gérard Lenclud insistent sur la dimension « initiatique » qui accompagne parfois l'expérience cynégétique : « C'est son aspect "société secrète" qui transmet ses savoirs avec parcimonie, coopte ses membres avec des rites stricts (dans le cas de la battue au sanglier, par exemple), utilise un vocabulaire spécial tant pour s'adresser aux chiens que pour désigner les lieux » [14].

Par une analyse détaillée des séquences narratives qui composent les récits, en les comparant aux stéréotypes de la littérature féodale et chevaleresque dont ils s'inspirent, Dalla Bernardina montre que l'égalité proclamée avec force par les amateurs d'espaces verts est plutôt à lire comme une sorte de dénégation : le véritable enjeu n'est pas l'effacement des différences sociales, mais bien leur mise en spectacle. Cela vaut tout autant pour le PDG décrit par Bertrand Hell qui choisit un « humble restaurateur » comme compagnon de chasse préféré. Si Hell voit dans ces amitiés sociologiquement asymétriques un « véritable pacte de rassemblement électif fondé sur la reconnaissance d'une passion et d'un savoir » [15], Dalla Bernardina préfère y voir un avatar, à peine déguisé, du vieux couple maître esclave en tenue de campagne. Cela vaut également pour Ernest Hemingway, entouré de porteurs reconnaissants qui se congratulent pour leurs performances exceptionnelles, à leur tour félicités par le romancier : « toi aussi », répond Hemingway au chef des rabatteurs, « tu es un grand homme » [16].

Le charme du prédateur et la belle mort animale

Cette anthropologie cynique, pour ainsi la définir, qui projette volontiers son regard sur les aspects de la vie sociale que les acteurs préfèrent occulter (ailleurs, Dalla Bernardina propose en plaisantant la notion de « misanthropologie » [17]), n'épargne non plus le monde des écologistes et, plus largement, des usagers « non violents » des espaces naturels.

Le spectacle de la mort animale, si central dans l'expérience cynégétique, a-t-il perdu tout son intérêt pour ceux qui se réclament aujourd'hui de l'idéologie environnementaliste ? Il suffit de feuilleter la presse « verte » (*Terre sauvage*, *Géo*, *Panda*, ou encore le bulletin du WWF) pour s'apercevoir que le sexe et la mort, comme dans les pires feuilletons télévisuels, sont encore et toujours au cœur des passions du

public. Même l'écologiste, conclut Sergio Dalla Bernardina, est envoûté par les scènes insupportables de l'agonie animale, mais il les savoure de façon plus hypocrite : d'un côté, en prétextant élargir ses connaissances scientifiques (un peu comme ces enfants qui jouent au docteur en ayant à l'esprit toute autre chose que la santé de leur patient), de l'autre, en se projetant dans la figure du grand prédateur, ce qui lui permet de vivre des expériences troublantes par animal interposé.

Mais avec le chasseur, le nouveau maître des espaces sauvages partage aussi les plaisirs de l'initiation. Et qui dit initiation dit exclusion, comme nous le rappelle l'analyse des prospectus des agences de voyage, ou encore le chapitre consacré au petit manuel du bon écologiste dans lequel Fulco Pratesi, ancien président du WWF italien, dénonce haut et fort les mauvais usagers de la nature.

L'ouvrage s'achève par des remarques acerbes sur les implications idéologiques de la référence à la nature comme lieu d'authentification du sujet. Le retour de l'émotionnel et de l'affectif, suggère l'auteur, loin d'annoncer un retour aux bons sentiments, à la prétendue sagesse des sociétés traditionnelles, ouvre la porte à l'arbitraire et à la loi du plus fort. Celle qui semble s'imposer, présentée comme une revanche de l'instinct et de l'intuition, est l'ancienne logique du « bien né » : installé dans les hôtels « très sélect », construits en pleine brousse, le touriste vert d'aujourd'hui, tout en délivrant avec condescendance des leçons d'écologie aux paysans, n'a plus rien à justifier : accompagné de quelques collègues qui s'envolent avec lui en classe « prestige » pour Nairobi, ou négligemment habillé à la Corto Maltese dans sa Land Rover de baroudeur, il *sait*, mieux, il *sent*, tout simplement, qu'il est du bon côté.

Vers une prise en compte des motivations refoulées

Comment situer cette conception de la recherche sur le plan épistémologique ? Sûrement pas du côté du « regard chaud » qui, d'après Pascal Dibie, serait une caractéristique majeure de l'approche ethnologique [18]. Loin de sympathiser avec les acteurs, loin de « broser leur dos dans le sens du poil », l'auteur arrive en fait à se faire détester aussi bien par les chasseurs (à la sortie de l'ouvrage, raconte l'auteur, le président de la Fédération italienne des chasseurs a publié un article qui en déconseillait avec véhémence la lecture), que par les écologistes (le président du WWF ayant déclaré que ce n'est sans doute pas ce livre qui l'empêchera de continuer sa mission pour... le salut de la planète).

Derrière ce regard froid on voit apparaître une conception de la recherche en sciences sociales qui n'est probablement pas très à la mode. Aujourd'hui, on assiste au succès

grandissant des courants épistémologiques travaillant sur les intentions conscientes des acteurs, sur le sens tel qu'il se construit dans l'interaction sociale. Dans *l'Utopie de la nature*, Sergio Dalla Bernardina vise plutôt l'ambiguïté des comportements sociaux, leur caractère contradictoire, en pensant le sujet non seulement comme un être conscient, mais aussi comme un être désirant et refoulant. Il n'a peut-être pas tous les torts.

NOTES

1. Lucien LÉVY-BRUHL, *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*, Paris, Presses universitaires de France, 1963.
2. Claude LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
3. Bernadette LIZET, *La bête noire*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1989.
4. Marlène ALBERT-LLORCA, 1991, *L'ordre des choses. Les récits d'origine des animaux et des plantes en Europe*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1991.
5. Jean-Pierre DIGARD, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*. Paris, Librairie Arthème Fayard, 1990.
6. Sergio DALLA BERNARDINA, « Une Personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut », dans *L'Homme*, n° 120, tome XXXI, n° 4), 1991, pp. 33-50.
7. Voir, à ce propos, l'article de : Valentin PELOSSE, « Imaginaire social et protection de l'animal. Des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850 », dans *L'Homme*, 1ère partie : tome XXI, n° 4, 1981, pp. 5-33 ; 2e partie : tome XXII, n° 1, 1982, p. 33-51.
8. Jean-Louis DURAND, *Sacrifice et labour en Grèce ancienne. Essai d'anthropologie religieuse*, Paris, Éditions La Découverte, 1986.
9. Yvonne VERDIER, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard, 1979.
10. Florence BURGAT, « De la trahison », dans Marie-Thérèse NEYRAUT-SUTTERMAN [dir.], *L'animal en psychanalyse. Le meurtre du grand singe*, Paris, éditions L'Harmattan, 1998, p. 45-64. Voir également l'article de : Sergio DALLA BERNARDINA, « Des plaisirs du chasseur aux souffrances de l'écologiste. Violence et iconographie », dans *Kreiz 13, Études sur la Bretagne et les Pays Celtiques*, Brest, Université de Bretagne occidentale, 2000, pp. 245-264.

11. Sergio DALLA BERNARDINA, « Textes sans corpus : la rhétorique du terrain comme objet ethnologique », dans *La Ricerca Folklorica*, 38, 1998, pp. 95-103.
12. Paul YONNET, *Jeux, modes et masses. La société française et le moderne, 1945-1985*, Paris, Gallimard, 1985 ; Alain EHRENBURG, « Le show méritocratique. Platini, Stéphanie, Tapie et quelques autres », dans *Le nouvel âge du sport.* _*Esprit*, n° 4, 1985 (1987), pp. 266-83.
13. Voir : Bertrand HELL, *Entre chien et loup. Faits et dits de chasse dans la France de l'Est*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1985.
14. Christian BROMBERGER et Gérard LENCLUD, « La chasse et la cueillette aujourd'hui. Un champ de recherche anthropologique ? », dans *Études rurales*, n° 87-88, juillet-décembre 1983, pp. 7-35, p. 25.
15. Bertrand HELL, *Entre chien et loup...*, ouv. cité, p. 148.
16. Ernest HEMINGWAY, *Les vertes collines d'Afrique*, Paris, Gallimard, 1978, p. 23.
17. Sergio DALLA BERNARDINA, « Du zoophile à l'ethnophile. L'amitié homme/animal comme modèle de subordination », dans Georges RAVIS-GIORDANI [dir.], *Amitiés. Anthropologie et histoire*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1999, pp. 99-117.
18. Pascal DIBIE, *La passion du regard*, Paris, Métailié, 1999.